

*MARCHER BIEN
TROP LENTEMENT...
ET PASSER TROP VITE !*

Vincent Ricoux

Vincent Ricoux

Marcher bien trop lentement... et passer
trop vite !

© Vincent Ricoux, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7668-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

MARCHER BIEN TROP LENTEMENT ET PASSER TROP VITE !

Son histoire ressemble à une mosaïque d'instant, qui s'absorbent dans la chair en gardant l'élégance de le laisser choisir le sens de son parcours, comme tout le monde. Ici commence celle de Merlin mort au début, comme tout le monde...

L'amorce finale

Le soleil émoustille ses paupières où se confondent encore les ombres de son âme et du jour. Il laisse cligner un rayon, le corps imprégné dans son matelas depuis longtemps. Ça fixe bientôt une virgule de lumière, derrière les draps sur ses doigts flous, vieilliss.

Ainsi accroché à la médiocrité de ses restes, il se rappelle à son existence et déchire sa carcasse pour débiter sa journée. Il ne reste rien ce matin du ravissement et bien plus d'une vie.

Son regard boueux le retient dans l'obsession de sa nuit.

Finalement arrachées au trop-plein du vide qu'il lui reste à prendre, ses jambes tremblantes retiennent sa forme dissonante, sur les quelques mètres qui le rapprochent de la gazinière. Il cabosse une dernière fois sa vieille casserole qui n'offre plus que les couleurs du souvenir, et la remplit d'eau froide en gardant une main solide comme le verre, accrochée à l'évier. Lâchant enfin cette enclume, il reprend un reste d'air en essuyant les gouttes giclées sur sa main. Il réussit à gratter l'allumette qui réveille la flamme, encore une fois. L'eau chauffe et va bouillir... encore un peu... Il ne le faut pas, mais l'urgence l'écroule aux toilettes. Ça force un peu,

il meurt ; la vie bouillonne d'énergie... de nouveau...

Ce que j'ai cru chercher

Vous devez tous la sentir, juste là, mélangée au corps, le portant, le choisissant et sûrement l'emportant. Nous décidons de sa forme, sa couleur, son mouvement à la mesure de notre histoire, mais nous savons qu'elle demeure bien au-delà de nos heures. Elle ressemble à la joie de l'enfant et reste dans notre espace l'inavouable quête qui légitimera notre fin.

Mais il n'y a rien à trouver, ni rien à chercher, elle brille là, sensible, prête à vibrer avec nous. Son éternité la ramène inlassablement vers les mêmes, avec d'autres, tous différents, tous identiques, à vouloir agripper pour soi cette présence qui est déjà tout, alors que nous n'existons pas.

Enfin

Chaque matin, bien avant le lever du soleil, avant aussi que la journée se teinte de la couleur des Hommes, dans le silence des brumes, il déroule son vieux tapis élimé au centre et s'assoit en tailleur.

Les yeux à peine ouverts, il laisse son souffle se déposer sur l'air de la petite pièce dans laquelle il se rencontre chaque jour.

Ici, le temps, les mots et la lumière animent la même matière.

Il demeure à sa place dans l'interstice nécessaire à l'expérience, et fixe la trace suintant juste un peu du réel. Ses yeux restent ancrés, comme collés à la cadence de l'instant qui couve déjà en lui.

Puis, doucement, la fragile lueur des notes de son histoire se répand tout autour. Couvrant son visage puis coulant le long de ses mains jointes, elle caresse son ventre et réchauffe ses pieds ; cherchant la porte que l'amour gardait ouverte en secret. Divinement adressée, elle inonde sa toile.

Silencieusement, il devient cette vie qui a baigné son enfance, cette joie brûlante des femmes qu'il a aimées, cette joie volée à une virgule de présence, cette joie brillante donnée par sa mère, ses joies de père, de mari et celles gorgées de ses victoires, ses naissances et renaissances.

Ensemble elles jaillissent de son ventre, emportant les ombres des caches intimes de son âme.

Ciselé par cette lame impromptue, il dissout dans l'instant tous les sens de ses croyances.

Il comprend enfin ce qu'il cherchait ici.

Les haines immobiles

Merlin n'est pas encore vieux, et a dû paraître séduisant avant de sembler mûr. Sa quête épuisée par des années de combat contre la maladie, il s'acharne sans envie sur une vie qui ressemblait jadis au tremplin de ses aspirations. Il avait parié que son travail donnerait encore à son avenir la même teinte joyeuse et rémunératrice qu'au début de sa carrière. Mais le handicap a alourdi ses plumes pour le jeter dans le silence d'une retraite forcée. Aujourd'hui aigri, il vit seul, limité, fouetté par des vagues froides qui l'ont échoué dans son petit appartement du 5 -ème étage par l'escalier :

« Je ne laisserai aucun souffle à cette carcasse qui ne m'a jamais permis d'être moi ! Les freins de mon cœur sont devenus les enclumes de mon corps. Je te laisserai crever dans ta chair, pour que mon âme à jamais se souvienne que sa vie aura toujours la médiocrité de corps de sa décadente faiblesse au bonheur. »

Bloquant les roues de son fauteuil sous l'escalier, le bagnard bande ses muscles secs qui se tordent de douleurs, contraints par la volonté de cet hôte qui les hait. Ils gravissent sans reconnaissance l'Everest de sa colère, jusqu'à crouler encore sur la serrure du corps qu'il aurait voulu.

À lui-même : « Je n'ai plus que de la haine pour t'aimer ! »

Plus tard, son vieux sofa coulé sous ses rives, il caresse longtemps la molle nageoire du poisson mort vauté dans son âme avant d'avaler quelques anchois vivants du passé pour se rappeler qu'il est encore là. Les jours s'étirent au point de se confondre dans ce marasme d'une sincérité flottante ancrée dans la mer.

À lui-même : « Il faut changer de chaîne, tu pourrais quand tu ne tiens plus !

— J'en ai marre, plus de force, tu veux que je marche, mais plus rien ne peut bouger non ?

— Écoute, le téléphone, il a l'élégance de te sortir du vide lui ! »

Sèchement, il l'attrape :

« Oui ?

— Coucou Papa !

Plus doucement : « Oh, ça va, ma princesse ? »

Comment ça va, mon petit Papa ? Es-tu en forme aujourd'hui ?

Ne sachant plus quoi dire : « uhm... L'assistante sociale me dit que je peux demander une aide à domicile...

— Super, tu vas accepter ?

— Non, je n'en veux pas ! Tu vas bien toi ?

— Oui super, on va tous bien nous, mais je m'inquiète pour toi, tu sais »

— Mon corps m'échappe encore, j'en ai marre !

— Tu me dis ça depuis que je suis toute petite. Rappelle-toi ce que je te répondais : moi, je suis fier de mon papa qui sait se battre pour être heureux là où beaucoup abandonneraient à cause de leur maladie. C'est avec toi que j'ai le plus ri dans mon enfance !

— Je suis toujours en retard sur ma vie à cause de cette maladie !

— Non, Papa, tu as toujours eu du retard sur ta vie, car tu ne la voyais pas ; ton corps a juste bien voulu suivre ta folie !

— C'est trop tard maintenant ; c'est foutu !

— Tu m'énerves là, Papa, j'en ai marre d'entendre ça !

On se rappelle, je dois coucher ta petite fille ! »

Il ne répond pas, une larme roule le long de sa main ; il sait qu'elle a raison.

Il raccroche et digère le sursaut qu'elle lui a jeté : « Je dois vivre encore un peu ! »

Il ferme les yeux et suit les formes ambulantes de son émotion.

Une vapeur de rêve

C'est une surprise si convenue que, ce matin, il a su ouvrir la grille avant la fin de la minuterie dès le premier essai. Il affectionne cette simple friandise qu'il s'accorde spécialement chaque fois que son âme s'élève d'un peu de joie.

Aujourd'hui, tous sont venus récupérer un peu des restes de sa vieillesse pour son anniversaire. Il y a même Marie ! Il sait qu'elle a succombé aux demandes insistantes de sa fille pour venir. Il ne l'a pas revue depuis le salon vide ; seize ans déjà qu'elle ne partage plus sa vie. Elle a choisi d'attraper encore un peu d'air dans le temps qu'il lui reste. Merlin pense qu'elle a bien choisi finalement, et son compagnon mérite la place et le bonheur de son nid ; lui le trouvait bancal, lourd et abîmé de toute façon.

Maintenant en sursis, comme son vieux lave-linge qui ne détache plus que les odeurs, il sait que tous ici préfèrent relaver son cœur une fois par an plutôt que de porter la charge de l'abandonner.

Virgule de soleil, ils semblent tous heureux d'être là aujourd'hui et ils prennent soin de lui. Sa petite fille lui a même volé ce regard malin qui l'accompagnait lorsqu'il croyait encore aller quelque part d'autre.

Partageant avec elle une chaleur qui fait un peu croire à son sang qu'il reste une vie à défendre, il coule son après-midi à pousser la fillette à projeter son rire à la grâce de quelques tours de cartes. Touchée par cette scène, sa propre fille se réjouit de le voir se confondre avec sa jeunesse, et tous les trois aspirent cette vapeur d'éternité qui anesthésie le narcissisme que lui impose son corps fatigué.